

Deux Arlequinades en images satirisant la médecine

PAR

M. le D^r Henry Meige

Parmi les personnages de la comédie italienne qui furent introduits en France vers la fin du xvi^e siècle, Arlequin devint rapidement l'un des plus populaires. Sa verve, ses saillies, ses ruses, ses mille fourberies prêtant aux aventures les plus imprévues, en firent bientôt le favori des comédiens et du public. Le nombre de pièces dont il est le héros est presque incalculable : on assure que depuis le commencement du xvii^e siècle jusqu'à la fin du xviii^e furent jouées plus de mille *Arlequinades* : *Arlequin sauvage*, *Arlequin misanthrope*, *Arlequin empereur*, *Arlequin franc-maçon*, *Arlequin afficheur*, *Arlequin astrologue*, *Arlequin Protée*, etc., etc.

Arlequin médecin ou *Arlequin malade* ne doivent pas manquer à cette collection. Les facéties et les malices de ce joyeux bouffon ont dû s'exercer plus d'une fois sur le dos de la médecine.

Je n'ai pas eu l'occasion de rechercher les *Arlequinades* dirigées contre les médecins, mais je puis signaler des gravures qui s'y rattachent.

* * *

Une de ces gravures paraît remonter au xviii^e siècle, Elle porte en légende :

ARLEQUIN HYDROPIQUE, COMÉDIE.

On voit Arlequin, assis sur un fauteuil, ayant dissimulé à demi son costume multicolore sous un pourpoint blanc, et coiffé d'un bonnet de malade. Naturellement il est masqué. Près de lui se tient un médecin, tout de noir vêtu, muni d'un faux nez cramoisi, et coiffé d'un large feutre noir; il palpe le ventre du malade qui semble extraordinairement tuméfié. Derrière ce groupe se tient un personnage armé d'une seringue. La scène se passe dans une officine médico-pharmaceutique, ornée de mortiers et de pots de pharmacie.

Sur la gravure même sont écrites deux légendes :

« *Arlequin se trouve à son visage, étant assis dessus une chaise en contrefaisant l'hydropique, pour au Docteur faire la nique.* »

Au-dessous du troisième personnage, on lit :

« *Pierrot apportant un remède pour la guérison d'Arlequin par l'ordre de M. le Docteur Balouard.* »

Au-dessous de la gravure se trouve une longue légende. C'est un dialogue entre le Docteur et Arlequin, à l'occasion de sa maladie. Le voici :

Le Docteur. — Combien y a-t-il de temps que vous êtes malade ?

Arlequin. — Par ma foi, je n'en sçais rien.

Le Docteur. — Dormez-vous un peu bien la nuit ?

Arlequin. — Pas trop, je ne dors que vingt-quatre heures et le tout sans manger, et c'est ce qui me fait le plus enrager.

Le Docteur. — Lorsqu'on vous touche un peu le ventre ne sentez-vous pas que cela raisonne comme un tambour.

Arlequin. — Ouy, Monsieur, quand on me touche sur le ventre cela raisonne par devant comme un tambour et par derrière comme une trompette.

Le Docteur. — Mangez-vous bien à vos repas ?

Arlequin. — Là, là, je mange à dîner un grand bassin de soupe avec un Chapon, dessus un Gigot de mouton et un Aloyau. Vous sçavez qu'un malade comme moy fait tout ce qu'il peut pour se ragouter et je me force un peu.

Le Docteur. — Vous buvez du vin à vos repas?

Arlequin. — Non, Monsieur. L'on me l'a bien défendu; il est trop fort pour moy et je ne bois plus que de l'eau de vie pure.

Le Docteur. — Avez-vous consulté quelqu'uns?

Arlequin. — J'ay veu deux de mes amis qui sont Médecins, qui, après avoir craché cinq ou six mots de latin, ils m'ont dit que le Printemps avait été fort pluvieux, qu'il faloit que je me fus endormi sous une gouttière la bouche ouverte et qu'il faloit que j'aïlle dans un bateau du Port pour me faire pomper le ventre.

Le Docteur. — Mais, mon ami, dites-moi, allez-vous souvent au bassin? estes-vous libre du ventre?

Arlequin. — Pas trop, pas trop, car pour le moins je ne fais cette fonction que sept ou huit fois par jour, mais j'emplis le pot à chaque fois.

Le Docteur. — Allez! vous vous mocquez de moi!...

Inutile d'insister sur ces plaisanteries dont le sel nous parait aujourd'hui bien gros et dont l'intérêt médical est fort secondaire. Arlequin s'y fait connaître avec son défaut caractéristique : la gourmandise. C'est ainsi du moins qu'il était toujours représenté dans la comédie italienne, et c'est ainsi également qu'il est passé, dit-on, dans la comédie allemande, où on a voulu le reconnaître dans le personnage de *Hanswürst*. Les comédiens français, surtout le délicat Florian, ont considérablement atténué ce défaut.

Arlequin se montre aussi ivrogne selon la tradition : « On dit, s'écrie-t-il dans une *Arlequinade*, qu'un verre de vin donne de la force; en voilà plus de quarante que je bois, et je ne peux plus me tenir sur mes jambes... »

Le docteur Balouard représenté sur cette gravure

n'est pas trop méchamment ridiculisé. Son interrogatoire est même très sage ; on voit qu'il connaît le tympanisme et qu'il sait l'importance du régime alimentaire. Il ne tarde guère d'ailleurs à s'apercevoir qu'Arlequin se moque de lui.

Arlequin donne aussi à entendre qu'il connaît les ponctions abdominales, en usage depuis déjà longtemps.



Après *Arlequin malade*, voici *Arlequin charlatan*.

Une gravure du commencement du XIX^e siècle nous montre Arlequin, penché sur un carrosse, au milieu d'une place publique, accompagné de musiciens grotesques et entouré d'une foule de badauds.

Il vante un spécifique contre l'*asthénie*, alors fort à la mode.

Voici la légende de cette gravure :

ARLEQUIN

AIR DE L'ASTHÉNIE.

Vos bains froids, moyen très petit,
Recette vulgaire et banale !
Il faut, pour lui rendre l'esprit,
Une chose plus glaciale.
Mon moyen est sûr et savant,
Mettez-le de suite en pratique :
Lisez-lui, sans perdre un instant,
Tout un discours académique.

Plaisanterie anodine et bien surannée aujourd'hui, mais qui, peut-être à cette époque, semblait audacieuse et très comique.

Retenons seulement l'usage qu'on faisait des bains froids contre l'*asthénie*. Un siècle s'est écoulé, l'*asthénie* est devenue la *neurasthénie* ; les bains froids ont été remplacés par les douches tièdes. Asthéniques ou neurasthéniques ne s'en portent ni mieux ni plus mal.